

MUTINES
PERRINE LE QUERREC

À toutes nos mutineries, passées et futures.

Marie-José Pérec : « Je dis aux filles qu'il faut
défoncer le plafond. »
Libération, 7 mars 2024

Une révolte à la colonie de jeunes filles de Clermont

La colonie pénitentiaire de Clermont est un petit bagne pour les filles qui n'a rien à envier aux aménagements cellulaires de la trop fameuse maison correctionnelle d'Eyses.

Elle détient, dans un mélange vraiment ahurissant, de véritables petites criminelles et de pauvres filles qui n'ont commis aucun délit.

Obsédées par un régime déprimant, les détenues de Clermont ont essayé, il y a quelques jours, de se révolter en masse. Elles ont brisé les portes de leur cellule, délivré celles qui étaient en cachot, molesté leurs garde-chiourme femelles, tandis que des hymnes révolutionnaires s'élevaient de tous les coins de la colonie.

Pendant trois heures les détenues sont restées maîtresses de la maison de Clermont, sans réussir toutefois à s'évader, et il a fallu l'intervention de la force publique pour les maîtriser.

Inutile de parler ici de la répression immédiatement exercée sur les révoltées. Le nerf de bœuf est aussi bien en usage à Clermont qu'à Belle-Ile.

On a caché soigneusement cette révolte au public, mais nous avons prévenu M. Lémery qu'il était naïf de sa part, de croire que l'on ignorerait ce qui se passe dans les geôles d'enfants. C'est encore sous son « mandarinat » que ce nouveau scandale a éclaté ; il s'est bien gardé de s'en vanter.

Il s'agit maintenant de savoir si son successeur, qui est un « homme nouveau », va continuer la politique des circulaires et de l'escroquerie morale, ou s'il va seconder les hommes de bonne volonté qui veulent supprimer tous les bagnes d'enfants.

XXXXX

C'étaient des ordres des ordres, sans cesse des injonctions des réprimandes, c'était vivre à genoux vivre le long des murailles c'était périr à douze ans c'était la fin avant le commencement c'est la mort

On était cent, on était deux cents, on était une masse une marée éteinte on était des filles on est des filles et il n'y a rien à voir rien à croire rien à attendre

Nous les pires

C'était la honte pour se lever la honte pour s'habiller la honte à mastiquer c'était être enduite de honte enduite de boue c'était le mal nous le mal c'était comme avoir pieds poings liés c'était tout ficelé tout enchaîné c'est la nuit

Nuit et jour la nuit

Puis nous avons brisé une fenêtre

Et la lumière est entrée

claudine

Nous étions là et au départ ce fut un nouveau silence
Panoramique

Nous étions dehors nous étions dans le ciel, depuis
combien de temps n'avions-nous pas été si près du ciel ?
Vent sur nos visages, l'enfer sous nos pieds, le sourire de
Marthe, le sourire de Monelle, la main de Jeanne dans
la mienne, nous avons réussi et cette joie nous coupa le
souffle, nous coupa la langue. En silence dans l'air vite
vite, nos doigts tracent des signes brûlants ils caressent
le vide ils tentent ils apprennent, vite vite nous écrivons

LIBRE

Nous savons tracer les lettres têtes en l'air mine de rien
les mots d'amour, combien de billets écrits pour Jeanne
pour Marie – écritures clandestines ne pas se faire
repérer ne rien laisser dépasser s'effacer toujours & de
plus en plus & de mieux en mieux disparaître alors que
nous

Nous amourachant de l'une de l'autre notre besoin de
tendresse nos désirs – ne plus être seule ne plus être maudite

Alors à l'atelier, en classe, savoir écrire mine de rien,
écrire sur les tissus la peau les papiers les plus petits –
glisser le biffeton dans la paume de l'aimée laisser courir
son doigt dans le vide et écrire l'impossible
Écrire on savait

Libre à l'intérieur de la prison
Libre ce si petit mot

Vertige de l'horizon et le vent sur nos peaux, aucun
mur, aucune pierre ; j'ignorais que le monde fût si grand
comme il s'était refermé avec la lourde porte sur mon
dos d'enfant, je l'avais oublié ce monde sans murs
La lourde porte, mon cœur déchiré de douleur – séparée
de ma mère
La lourde, sa serrure définitive

Je regarde mes compagnes elles sont éclairées de jour,
pour la première fois lumineuses, nous sommes peut-
être soixante sur le toit de la prison, soixante sourires,
soixante paires d'yeux éblouis. L'étrange vision, nos
visages blafards, joues maquillées de la poudre de
salpêtre des murs, sourcils redessinés à la mine de
plomb des poêles, nous filles aux corps malades de froid
et de faim, habillées de l'uniforme laid, le même corps
le même âge, de onze à vingt et un ans les mêmes filles
bas de laine sabots tablier à carreaux bleus

Je hais
Pour toujours
Les carreaux bleus

Oh le sourire de Geneviève c'est son sourire qui le premier déclencha mon rire, elle tenait sa main sur son sourire la peur que quelqu'un le lui arrache, elle le tenait et il dépassait de chaque côté de sa main, et ses yeux aussi souriaient, ses cheveux son corps tout souriait et ce sourire à ouvert mon rire, un rire de joie et je regarde Jacquotte elle aussi un large sourire comme jamais je ne lui en ai vu et Berthe et Jeanne et Marthe, des sourires inédits, des sourires à carboniser les prisons et ce feu prend, le feu se répand, notre rire s'élève plus fort que les cloches de la chapelle, nos soixante rires de joie, une immense joie une joie libre une joie juste née et nos jupes battent comme pavillon-joie
Deux heures pour atteindre le toit
Deux heures de lutte, mais nous étions là
Notre rire était là
Nous étions là, mauvaises filles, dévergondées, maudites, debout plein ciel. Vivantes. Visibles. Enfants. Enfin. Enfants. Enfin. Enfants
La liberté a un goût sauvage un goût de vertige un goût de pain mordu un goût de ciel et de vagabondage
Notre liberté
Des chiens aboient dans nos ventres c'est brutal la liberté

Puis Jacquotte a dénoué le tablier de Monelle
Et Monelle celui de Berthe, et Berthe celui de Renée, en
équilibre sur le toit, avec le vent avec la joie, dénouons,
dénouons, et maintenant bras levés, flottent les tabliers,
des dizaines de tabliers notre esclavage, les petits
carreaux se frottent au bleu du ciel d'abord nous avons
parlé comme ça, en équilibre sur le toit, en tabliers rires
bras levés. Marie-Ange est là, éblouie éblouissante,
Gisèle et Colette la tiennent fermement elle pourrait
s'envoler, devenue presque invisible après trois semaines
de cachot Marie-Ange est là avec nous c'est pour elle
pour nous pour toutes que nous sommes là
Puis de nos gorges se hissa un chant, nos voix terrées
enterrées par le silence forcé, ce silence obligatoire qui
camisole nos mots, mais nous n'avons pas oublié et ça
secoue jusqu'aux larmes ces rires ces chants nos voix
Le masque que les surveillantes nous ont collé, comme
le tablier la blouse les sabots le vouvoiement la cellule
le cachot les hontes, arraché. Derrière il y a nous notre
jeunesse tous nos corps, nos jambes nos ventres nos
hanches nos bras, tous nos désirs toutes nos voix nos
chants nos cris, nous remplissons le ciel, nous occupons
le château entièrement, nous nous projetons dans la
ville entière !

*Dans les cellules Saint-Joseph, Sainte-Madeleine
Toutes les gonzesses connaissent ma petite Louison
On frémissait en entendant dans la nuit*

*Nos chants de révolte
Les gaffes sans pitié viennent nous camisolier
Je vous disais : « Ces gens sont sans pitié ! »
Pour un rien, ils nous flanquent une roulée ;
Mais nous ne reculons devant rien
Nous filles de tapin !*

*Camisolée derrière, mais chantant à pleine voix
Je te dis : « Courage Ninon, fais comme moi ! »
Bandes de vaches, bandes de lâches !
Le jour de la revanche est là
Sur le toit nous chantons !
En sortant on gagnera du pognon
Faut avoir de l'espérance ; montrons-leur notre courage !
Je suis une fille de rien, plus jamais je ne serai sage¹ !*

On ne s'entend plus
mutines sur le toit
chanter hurler respirer
jeter sabots cailloux branches
tabliers

Je me trompe ce n'est pas un chant oh donnez-moi les
mots pour dire ce qui naît de nos cœurs de nos voix
donnez-moi le mot *LIBRE* le mot qui chante qui roule
qui roucoule qui explose se prend dans le ciel s'éprend

1. D'après *Le Chant maudit du dortoir*, écrit par Madeline Rivière, emprisonnée à l'école de préservation de Clermont (circa 1925), *Les Enfants de Caïn*, par Louis Roubaud, éd. Grasset, 1925.

de nous de chacune de nous oh donnez-nous la parole
donnez-moi le langage donnez-nous l'hymne la joie la
force c'est tout cela qui résonne dévale jusqu'en bas de
la forteresse rebondit sur les trottoirs d'où l'on nous
a supprimées, renverse les meutes muettes de stupeur
visages levés vers nous bientôt bras brandis contre
nous

Nous ne sommes plus cagoulées des toiles de sac qu'elles
nous enfilent sur le visage lors des promenades

Nous nous regardons nous vous regardons nous vous
voyons

Vous tremblez

Le sol remue sous nos pieds

Accusées de crimes qu'ils ont eux-mêmes commis

Nous avons perdu la raison ou leur ville est fondée sur
le crime ?

Alors qu'entre les murs chaque minute était une éternité
je sais que chaque minute en haut sera trop courte

Alors qu'entre les murs nous étions entourées d'une
masse impénétrable et que rien ne parvenait à sortir de
nous jusqu'aux mots et aux gestes les plus simples, en
haut nous percevons avec précision le moindre bruit le
plus infime mouvement, tout

Alors qu'entre les murs nous nous tenions dans les bras
en pleurant, en haut nos bras levés nos cris soulevés

Alors qu'entre les murs quels motifs auraient valu de
vivre, pas un seul, en haut vivantes

À l'abri sur le toit. Louise sort de sa poche des quignons
de pain jamais le pain n'a été aussi bon aussi tendre
notre pain dur nous avons faim nous crevons de faim
nous hurlons de faim

Nous les mutines, les affamées les survivantes

Vive la liberté ! dans ce monde de punition de dressage –
ce monde où il ne se passe rien nous écrivons l'événement

Mutinerie – ce jour différent

Mutines – se réapproprier – un bref avenir

Sauvage

Spontané

Solidaire

La prison nous appartient

Une heure plus tard, on est encore sur les toits

Refuser votre monde – ce monde tel qu'il est

À vos maigres possibles nous préférons l'impossible

Depuis trois heures la pendule s'est arrêtée nous élevons une
nouvelle dimension un temps hors la pendule, hors la loi

Nous savons que nous allons mourir – nous continuons
de chanter

À peine trois heures

Et à peine

Et ils se précipitent

matons mater les mutines

nous hurlent nous menacent nous insultent nous

armes dangers forces

nous résistons nous crions nous jetons nous

barrage traque assaut
course sur le toit impossible d'aller plus vite d'aller plus
loin nous ne voulons pas encore mourir

libres

trois heures pour toute une vie
ils nous plaquent nous crachent nous frappent nous
tirent nous poussent
nous tombons
avalées dans la gorge de pierre
nous tombons
tabliers déchirés flottent encore
nous tombons
accrochées aux ardoises
pain dur roule dans les gouttières
sabots perdus

matons mater les mutines
nous font une haie d'horreur
frappées de part et d'autre
nerfs de bœuf façonnés en matraque
nous souffrons
nerfs de bœuf longs de trente à cinquante centimètres
nous hurlons
nerfs de bœuf d'un diamètre d'un demi à un centimètre
nous mordons
nerfs de bœuf fabriqués du sexe de l'animal séché

matons mater les mutines

matraque dure et flexible
nerfs de bœuf dont on se servait sur le corps des esclaves
nous fléchissons
nerfs de bœuf dont on se servira à Dachau
nous rampons
nerfs de bœuf nous déchirent
nous ramènent entre les murs

S'ils nous tuent il faudrait de surcroît qu'ils écrasent
notre fierté.